

Commentaires sur le livre de Frédéric Lordon : *Imperium, Structures et affects des corps politiques*¹

Éditions La Fabrique (2015)

Suivi de
Commentaires de René Berthier
aux objections parues sur Mediapart

Frédéric Lordon est une « icône intellectuelle du moment », le « prince de la vie connectée », un « rebelle médiatique » pour ceux qui ne l'aiment pas. Lui-même se décrit comme un économiste « hétérodoxe ». Il veut rapprocher la science économique de la sociologie. Spinoza, le philosophe du XVII^e siècle, lui sert de fil conducteur, ou de grille de lecture, dans ses travaux.

Le moins qu'on puisse dire est que son dernier ouvrage est dense – un peu trop dense, peut-être, car on en saisit mal le fil conducteur. C'est pourquoi je n'aborderai dans ce commentaire de lecture que quelques aspects des développements de l'auteur, au risque de ne rendre compte que de manière extrêmement partielle de son ouvrage. Dans la mesure où Lordon évoque souvent la « pensée libertaire » – d'une manière singulièrement fragmentaire et déformée – les lecteurs du *Monde Libertaire* ne s'étonneront pas que je m'attarde un peu sur cet aspect de l'ouvrage.

Ce sont des forces passionnelles collectives qui conduisent les hommes à s'assembler – ce que Frédéric Lordon définit par « imperium », « ce droit que définit la puissance de la multitude ». Lordon remet en cause

¹ « Lordon, Imperator du recyclage ? Commentaire sur *Imperium* », par René Berthier. Paru dans *Le Monde Libertaire*, n° 1778, du 15 avril au 15 mai 2016, pp. 38-45.

l'internationalisme, s'en prend à l'« horizontalité », au dépérissement de l'Etat. Il pense que nous sommes condamnés à la « verticalité » et que le pouvoir est voué à être « capté », mais il précise que ce n'est pas une raison pour abandonner le combat pour l'émancipation. Une chose est certaine : *Imperium* ne servira pas d'ouvrage de référence pour les masses populaires en marche vers leur émancipation, à moins de trouver pour ce livre extrêmement obscur un très bon traducteur.

En matière d'action politique et sociale, les intellectuels n'inventent en général pas grand-chose ; en revanche ils peuvent être très sensibles à « l'air du temps » et ils perçoivent très bien les tendances qui se font jour dans les mouvements sociaux, et lorsqu'ils s'y intéressent d'un peu près, ils s'en font les interprètes, parfois avec talent.

Cela ne retire rien à la sincérité de leurs engagements, ni à la valeur des réflexions qu'ils fournissent. Un mouvement social attirera peu d'attention s'il reste confiné dans des limites confidentielles. En revanche, s'il prend une réelle ampleur, les philosophes, chercheurs en tout genre y verront un intéressant sujet d'étude, quitte même éventuellement à adhérer plus ou moins aux thèses, implicites ou non, contenues dans ce phénomène. Quitte également à passer à autre chose dès que la mode est passée. Par exemple un certain nombre d'intellectuels du début du XX^e siècle (Georges Sorel, Édouard Berth et Charles Guieysse) passent, auprès d'autres intellectuels, pour être des « théoriciens » du syndicalisme révolutionnaire alors qu'ils n'ont jamais été que des observateurs extérieurs (et très éphémères), et qu'ils étaient totalement inconnus du mouvement ouvrier de l'époque.

Sur le marché de la production intellectuelle, chercheurs, philosophes, sociologues, etc. sont soumis à une intense concurrence. Le milieu universitaire est sans doute celui où l'art du lancer de peau de banane pour éliminer ses petits camarades atteint son sommet. Chercheurs, philosophes, sociologues, etc. sont placés à la même enseigne que les artistes : pour avoir une visibilité, il faut à tout prix qu'ils produisent, ou donnent l'impression de produire du nouveau, du différent ou de l'original. Pour cela, il y a plusieurs méthodes.

1. Le langage

Plus il est abscons, plus la pensée est supposée être profonde. Toute discipline un peu spécialisée nécessite une spécialisation du langage : c'est incontestable. Ça vaut pour les sciences sociales (voir : Bourdieu, Passeron in *Le métier du sociologue*), comme pour le garagiste du coin. Certains concepts un peu complexes ont besoin de mots spécifiques pour les

désigner, qui ne relèvent pas du langage courant. On ne peut pas y échapper, et l'étudiant ou le lecteur doit faire un effort pour les assimiler. Mais sur le marché international du savoir, les penseurs français sont célèbres : un phénomène un peu complexe doit nécessairement être exposé avec un langage encore plus complexe. Les auteurs anglo-saxons sont plus modestes : ils sont capables d'exposer des choses complexes avec un langage relativement simple, ce qui ne retire rien à la pertinence de leur pensée. (Sauf quand ils se mettent à critiquer les penseurs français, dont ils prennent les travers : voir Edward P. Thompson, *The Poverty of Theory : Or an Orrery of Errors*, London, Merlin Press, 1979.)

Frédéric Lordon pense sans doute que sa pensée sera beaucoup mieux reconnue (sinon comprise), avec des mots comme « endogènement », « basal », « pulvérulence », « empuissancement », « condition asynoptique », etc., et des formules telles que le « modèle de genèse conceptuelle dont le but était précisément de montrer le pouvoir morphogénétique des dynamiques passionnelles qui se forment endogènement dans une telle vapeur de précarité violente »².

² La « genèse conceptuelle » (pp. 62-67) d'*Imperium* fait partie des concepts banals employés en philosophie, et que Lordon s'emploie à obscurcir. Pour Hegel, on pouvait appréhender un phénomène en l'abordant à partir du développement selon la nature ou selon le concept. Ce ne sont là que des questions très banales, qu'on retrouve chez Rousseau, Descartes, et même chez Platon. Tout chercheur se pose naturellement ces questions au moment de commencer un travail. (Marx indique d'ailleurs dans la préface au *Capital* que « dans toutes les sciences, le commencement est ardu »...) L'idée est simple : quand on veut expliquer un phénomène social complexe, la méthode historique, ou chronologique, ne marche pas toujours parce qu'on ne sait pas où/quand commencer. Puisque Lordon parle d'anarchisme, parlons de Proudhon. Celui-ci explique très bien la méthode qu'il a employée pour exposer les mécanismes du capitalisme dans le *Système des contradictions économiques*. Il s'est rapidement aperçu qu'il n'y avait pas de commencement. Proudhon pose donc que la simple description d'un phénomène ne suffit pas à en dévoiler le mouvement interne. La « méthode historique et descriptive, employée avec succès tant qu'il n'a fallu opérer que des reconnaissances, est désormais sans utilité », dit-il. Tous les mécanismes de la société sont contemporains et fonctionnent simultanément. Par quelle partie de ce tout va-t-on commencer ? Si on veut exposer les mécanismes du système, il faut bien commencer par choisir un moment, une « phase » ; il faut abstraire cette phase de l'ensemble dont elle fait partie. La méthode d'exposition doit montrer la cohérence de l'ensemble. Pour expliciter le contenu du capitalisme, Proudhon ne préconise donc pas la méthode historique ; il propose une démarche qui procède par catégories économiques (concepts) développées dans un certain ordre logique et qui exprime le mode d'organisation, le contenu ou les lois du système. Il veut dévoiler l'« engendrement des concepts ».

C'est une technique : lorsqu'on se livre à un travail d'analyse politique ou sociologique, on remplace les mots traditionnellement utilisés dans ce domaine par d'autres, inhabituels, ce qui déconcerte le lecteur et lui donne l'impression que l'auteur se situe à un niveau de réflexion supérieur.

2. La « grille de lecture »

Il s'agit d'exposer des idées somme toute banales, voire des lieux communs, en les passant au crible de la pensée d'un autre auteur. Cela permet de donner un éclairage nouveau à ces idées. Le procédé peut être très intéressant, d'ailleurs. Dans le cas de Lordon, il s'agit de Spinoza.

Les anarchistes aiment bien Spinoza. Frédéric Lordon aussi. Mais pas pour les mêmes raisons. Pour les anarchistes, et pour Bakounine surtout, Spinoza est un maillon essentiel de la longue chaîne de penseurs critiques qui, du moyen âge à nos jours, conduit à remettre en question la notion de transcendance, c'est-à-dire Dieu. Spinoza pensait que ce qui est contraire à la nature est contraire à la raison, et que ce qui est contraire à la raison est absurde et doit être rejeté. On saisit l'aspect décapant de cette théorie, en plein XVII^e siècle ! On comprend donc que Bakounine parle de la « belle figure de Spinoza »³. Mais le philosophe n'est qu'une *étape* dans la longue marche qui va vers l'émancipation de la pensée. Bakounine partage l'idée

L'ordre des catégories (économiques, en l'occurrence) n'est pas celui dans lequel elles apparaissent historiquement, il est celui qui rend une image théorique du mécanisme analysé. La manière dont ces catégories sont en relation les unes avec les autres constitue la théorie du système et, dans ce sens, cette méthode permet d'exposer la « structure du tout exposée dans sa pure essentialité », comme dit Hegel (G.W.F. Hegel, *La Phénoménologie de l'esprit*, Aubier Montaigne, Préface, p. 41.) Proudhon appelle ça un « échafaudage », autrement dit, une simulation : « le système est représenté comme un ensemble cohérent, comme un "échafaudage" », dit-il.

Ce n'est pas la réalité, c'est une représentation de la réalité. Ou encore une hypothèse de travail, comme celle du « contrat social » de Rousseau, dont parle Lordon p. 66 : personne ne s'est *réellement* réuni un jour autour d'une table pour définir un « contrat social ». (Voir : René Berthier : *Études proudhoniennes, Tome I. L'économie politique*, Essai, Éditions du Monde libertaire, 2009, page 24 sq.)

Marx, qui ne comprit rien à la méthode employée par Proudhon dans le *Système des contradictions économiques*, en fit une critique hystérique, perdit 15 ans à tourner en rond et finit par employer la même méthode dans le *Capital* (sans admettre que Proudhon avait eu raison, cela va de soi...). La comparaison des plans respectifs du *Système des contradictions économiques* et du *Capital* montre d'étonnantes similitudes.

³ *Œuvres*, Champ libre, III, 8.

de Hegel selon lequel « chaque philosophie est la philosophie de son époque », c'est-à-dire « un anneau de la chaîne du développement de l'Esprit ; elle ne peut donc satisfaire que les intérêts qui correspondent à son temps »⁴. Autrement dit il ne sert à rien d'aller chercher dans une philosophie d'avant-hier des solutions pour les problèmes d'aujourd'hui. On a beau apprécier l'extraordinaire audace de la pensée de Spinoza, on est en droit de se demander si le recours systématique à un philosophe vivant il y a quatre siècles peut réellement fournir des outils pour comprendre la société d'aujourd'hui.

Spinoza et Kant, dit Daniel Colson, ont « servi de drapeaux à toute une génération de philosophes et d'intellectuels emportés peu ou prou dans le vaste mouvement de contestation des années soixante et soixante-dix et qui, l'hiver de la réaction venu et le marxisme défaillant, ont bien dû se reconvertir à des idéaux plus sûrs : Kant pour le plus grand nombre [...] ; Spinoza pour d'autres, marxistes orphelins et inconsolés, soucieux de préserver les idéaux révolutionnaires de leur jeunesse, et qui rejoignaient ainsi la maigre cohorte des spinozistes et nietzschéens, habitués à bien d'autres catastrophes »⁵. Trente ans après les événements évoqués par Colson, Spinoza revient sur scène : c'est dire que c'est du réchauffé.

3. La customisation

Lordon a un peu tendance à reprendre de vieilles idées et à les customiser : l'internationalisme, le dépérissement de l'Etat, l'horizontalisme. Je serais même tenté de dire qu'il reprend à son compte un certain nombre de lieux communs et les remasterise.

Lorsque Lordon parle de « ce droit que définit la puissance de la multitude » il ne fait que se référer à l'idée que la « multitude » assemblée possède une puissance supérieure à la somme des individus qui la composent. C'est un constat extrêmement banal : « La multitude n'est pas tant la collection particulière de telles ou telles singularités individuelles qu'elle n'est le collectif même », lit-on dès la page 19 d'*Imperium*, idée qu'on retrouvera de manière répétitive et sous diverses formes tout au long de l'ouvrage.

Ça pouvait être vachement original du temps de Spinoza, mais au 21^e siècle c'est un peu rabâché. On n'en finirait pas de citer les auteurs qui, ne serait-ce qu'au 19^e siècle, le disent, à commencer par Proudhon. Le

⁴ Hegel, *Leçons sur l'histoire de la philosophie*.

⁵ Daniel Colson, « Lectures anarchistes de Spinoza. – I. Bakounine et Proudhon », in *Réfractions*, No. 2, été 1998.

constat qu'un groupe social est autre chose que la somme des individus qui le composent figure en première place de tout cours élémentaire de sociologie et de psycho-sociologie.

Cette idée se trouve même à la base de la théorie proudhonienne de l'exploitation. Alors que l'explication marxiste traditionnelle de l'exploitation de l'ouvrier par le capitaliste consiste à dire que chaque ouvrier individuel produit pendant une partie de la journée de travail de quoi permettre la reproduction de sa force de travail (le travail nécessaire) l'autre partie étant accaparée par le patron (le surtravail), Proudhon explique dans *Qu'est-ce que la propriété* (1840) que l'exploitation de l'ouvrier, et le profit du capitaliste, ne sont pas la conséquence de l'appropriation de la valeur produite par chaque travailleur *individuel*, mais de l'appropriation de la valeur produite par le travail combiné, la *force collective* des travailleurs.

« ...supposons que des individus, en tel nombre qu'on voudra, d'une manière et dans un but quelconque, groupent leurs forces : la résultante de ces forces agglomérées, qu'il ne faut pas confondre avec leur somme, constitue la force ou puissance du groupe ⁶. »

Marx reprendra cette idée en 1867 dans le *Capital*.

La multitude

Tout tourne autour d'un concept emprunté à Spinoza : l'« *imperium* », qui désigne, très schématiquement, la puissance immanente provenant de la multitude. Mais cette multitude n'est pas définie : on ne dit pas de qui elle est constituée. L'*imperium* est « le principe par lequel le groupe secrète, à partir de ses membres mêmes, le pouvoir d'affecter ses membres, c'est-à-dire le pouvoir de leur faire quelque chose, et subséquent de leur faire faire quelque chose – par exemple se tenir à des normes »⁷. C'est l'ensemble des forces passionnelles collectives qui pousse les hommes à

⁶ *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, Livre I, t. II, 4^e étude. « Du pouvoir social, considéré en lui-même », Garnier 1858, p. 480.

⁷ L'idée que l'anarchisme s'oppose à l'existence de normes est un des lieux communs le plus répandu. Voir :

• Sophie Chambost, *Proudhon et la norme, pensée juridique d'une anarchiste*, Presses universitaires de Rennes, 2004.

• René Berthier, « État, droit et légitimité », *L'Homme et la société*, n° 123-124n 1997. Repris dans http://monde-nouveau.net/IMG/pdf/3_-_Legitim-2.pdf

s'assembler. Toute l'activité de la société se déroule sous les auspices de la passion. L'insurrection est une passion. On parle de « dynamiques passionnelles ». Les hommes sont mus par la passion plutôt que par la raison. Une collectivité est nécessairement passionnelle. Etc. Le sens commun le plus banal dirait que ce qui motive les hommes en société, c'est un panachage de raison et d'affects, dans des proportions variables selon les circonstances – les raisons de cette variabilité étant précisément ce qui est intéressant à étudier.

Dire que les hommes s'assemblent sous l'effet de leurs « affects », de forces passionnelles collectives (*l'imperium*) me paraît un peu simpliste. Les « forces passionnelles » sont sans doute l'un des phénomènes constitutifs des sociétés humaines mais certainement pas le seul. Lordon nous livre une *opinion*, inspirée de *l'Éthique* de Spinoza, et que nous ne sommes pas tenus d'approuver, selon laquelle les hommes sont mus davantage par leurs passions que par leur raison. Envisager que les sociétés humaines soient parcourues par une détermination unique (les affects, les passions) me paraît plutôt stérilisant.

Le concept de « multitude » auquel Lordon a recours me paraît étrange et me semble relever d'une sorte de dévalorisation du langage. C'est un concept fourre-tout peu compatible avec une réflexion philosophique ou sociologique. La « multitude » de Lordon est un principe abstrait, un « opérateur abstrait [...] en aucun cas un sujet empirique de l'histoire ». Lordon atteint un niveau d'abstraction qui le conduit à dématérialiser tous les objets qu'il touche.

La « multitude » de Lordon, c'est tout simplement la société pour Proudhon, et la puissance de cette « multitude », c'est la force collective : « nous nous proposons de donner », dit Proudhon dans *De la justice...* « une théorie complète de la force collective, par suite, une démonstration directe de la réalité de l'être social »⁸. La force collective, commente Pierre Ansart, « a pour foyer et pour origine le groupe social en tant qu'il est organisé selon les règles de la division du travail et de l'unification des travaux »⁹.

Selon Proudhon, la capacité d'intervention du groupe, en d'autres termes sa force collective, est supérieure à la somme des forces individuelles composant le groupe. Il en résulte que ce qui tient ensemble le groupe – question qui préoccupe beaucoup Lordon – ce sont les rapports

⁸ 4^e étude, t. II, p. 312.

⁹ Pierre Ansart, *Marx et l'anarchisme*, chapitre sur Proudhon, PUF 1969, p. 155.

de coopération ¹⁰. Et ce qui assure le développement de la force collective, c'est le « rapport des fonctions, la solidarité d'intérêts qu'elle crée, le sentiment qu'en acquièrent les producteurs, la conscience nouvelle qui en résulte » ¹¹. La force collective est la « synthèse des activités individuelles et des activités collectives » ¹².

Spontanéité sociale

La société est une « œuvre collective » ¹³ dont la création est l'œuvre de la « spontanéité sociale » ¹⁴. Ce concept sera repris par Bakounine, pour qui un phénomène social est spontané lorsqu'il apparaît et se développe du fait de ses déterminismes internes propres, sans interventions extérieures. Pour Proudhon, *l'Etat est une création spontanée du corps social*, correspondant à des besoins à un moment donné, mais qui par son développement propre, aboutit à aliéner le corps social. C'est un « phénomène de la vie collective, la représentation externe de notre droit », « une manifestation de la spontanéité sociale » ¹⁵. Deux remarques : a) cela va totalement à l'encontre de l'idée que Frédéric Lordon se fait de la théorie anarchiste de l'Etat ; b) cela va plutôt dans le sens du point de vue de Lordon sur l'Etat (« L'État, c'est nous ! »)

Pour Proudhon, la société peut inventer des formes collectives, des institutions ; cette création est immanente et ne peut être comprise que par la dynamique des besoins individuels et collectifs complexes (Lordon parle d'« affects »). Ces créations issues de la force collective ne sont pas nécessairement perçues de manière consciente mais elles répondent à des

¹⁰ *De la justice...*, 4^e étude, pp. 259-261.

¹¹ *De la Justice...*, 4^e étude, II, 261.

¹² Proudhon, *De la justice dans la Révolution et dans l'Église* : « Le principe à l'aide duquel nous allons donner force à la société, corps à l'État, moralité au gouvernement, fonder enfin la politique réelle, est le principe de la *force collective* indiqué par moi dans plusieurs publications, et dont je me propose de donner ultérieurement l'exposition complète. »

Voir : « Proudhon. – Force collective et pouvoir social ». <http://monde-nouveau.net/spip.php?article598>.

¹³ Proudhon, *Premier mémoire*.

¹⁴ Lorsque Proudhon parle de « spontanéité sociale », il parle du mouvement naturel de la société consécutif à l'ensemble des interactions qu'elle subit. C'est en somme équivalent aux *déterminismes sociaux*, concept qui s'insère mieux dans la terminologie marxiste.

¹⁵ Proudhon, *Confessions d'un révolutionnaire*, Préface, Éditions Tops/H. Trinquier, p.18.

besoins et elles ont une fonction. Elles nécessitent cependant un certain degré de conscience collective, de « reconnaissance sociale » (*Système des contradictions économiques*).

Ces créations collectives seront conservées tant qu'elles répondront aux besoins pour lesquels elles ont été créées, ou tant qu'elles n'auront pas été aliénées, absorbées par une autre institution – l'Etat par exemple. Lordon parle de « capture » de la puissance de la collectivité par les « entrepreneurs de pouvoir ».

La « puissance sociale », dit Proudhon, n'a pas été perceptible au premier abord par les hommes, qui en ont fait une « émanation de l'Être divin ». La conscience de l'existence de cette force sociale n'est pas une chose établie : « À peine si, aujourd'hui encore, les économistes nomment la force collective. » Il y a, à ce sujet, un « retard dans la connaissance de l'être collectif ». C'est ce retard qui a conduit à « l'appropriation de toutes les forces collectives et la corruption du pouvoir social », c'est-à-dire à l'Etat¹⁶.

Selon une « loi de nature » qui veut que « la force la plus grande absorbe et s'assimile les forces plus petites », l'Etat s'est formé par une agglomération successive de groupes.

« Par le groupement des forces individuelles, et par le rapport des groupes, la nation entière forme corps : c'est un être réel, d'un ordre supérieur, dont le mouvement entraîne toute existence, toute fortune. L'individu est immergé dans la société ; il relève de cette haute puissance, dont il ne se séparerait que pour tomber dans le néant. Si grande, en effet, que soit l'appropriation des forces collectives, si intense que soit la tyrannie, il est évident qu'une part du bénéfice social reste toujours à la masse, et qu'en somme il est meilleur pour chacun de rester dans le groupe que d'en sortir¹⁷. »

On est loin de la théorie simpliste et caricaturale de l'Etat que Lordon attribue à l'anarchisme. L'Etat se forme à la suite d'un ensemble de déterminations internes à la société, c'est un processus immanent – une « sécrétion endogène », comme dit Lordon (p. 297).

Il y a d'ailleurs du Lordon, dans Proudhon – ou du Proudhon dans Lordon, comme on voudra. Car Proudhon affirme que si les « travailleurs et les citoyens » se soumettent à l'exploiteur et au tyran, « la séduction et la terreur entrent pour peu dans leur soumission » : ce qui les attire, c'est la

¹⁶ Proudhon, *De la justice...*

¹⁷ *Ibid.*

« puissance sociale » ; une « puissance mal définie dans leur pensée, mais hors de laquelle ils sentent qu'ils ne peuvent subsister ; puissance dont le prince, quel qu'il soit, leur montre le sceau, et qu'ils tremblent de briser par leur révolte. » [*Je souligne.*] ¹⁸. On n'aura aucun mal à transposer ce discours en termes d'« affect » et de « passion ». D'ailleurs Lordon dit presque la même chose : « ... il y a parfois dans l'obéissance la trace d'un commandement de la raison faisant apercevoir le chaos qui suivrait de la généralisation des transgressions dont on se retient soi-même. » (p. 299.) Ce qui signifie qu'une institution reste légitime tant qu'elle n'est pas renversée. Idée qu'on retrouve chez Bakounine, pour qui « chaque peuple [est] plus ou moins solidaire et responsable des actes commis par son Etat, en son nom et par son bras, jusqu'à ce qu'il ait renversé et détruit cet Etat ¹⁹... » L'Etat, dit Proudhon, c'est « le pouvoir social constitué en principat, approprié par une dynastie ou exploité par une caste ».

Alors que « dans l'ordre naturel, le pouvoir naît de la société » [*c'est Proudhon qui parle, pas Lordon*], ce rapport est complètement inversé dans un système où la force collective est aliénée. La société apparaît comme étant engendrée par le pouvoir : ainsi apparaissent l'armée, la police, l'impôt, capables de « résister à toute attaque de l'intérieur et de contraindre au besoin la nation à l'obéissance : c'est cette force princière qui s'appellera désormais le pouvoir » : une fois les forces collectives appropriées, « la puissance publique [est] convertie en apanage » ²⁰.

La société anarchiste sera une société où aura disparu l'aliénation des forces collectives, et où les individus et les groupements se seront réappropriés ces dernières.

Lordon et l'anarchisme

Il y a une relation curieuse entre Lordon et l'anarchisme, pour lequel il semble éprouver une certaine sympathie condescendante, auquel il accorde des « moments de lucidité », mais par rapport auquel il prend soin de se démarquer. La bibliographie à la fin de son livre est significative : un livre de Proudhon (*Du principe fédératif*) aucun de Bakounine, l'*Histoire de l'anarchisme* de Préposiet et *L'Anarchisme* de Daniel Guérin. Imaginons un philosophe parlant du marxisme avec un bagage comparativement aussi

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Œuvres*, Champ libre, VIII, p. 59.

²⁰ Proudhon, *De la justice...*

pauvre... Il ne serait pas pris au sérieux. L'anarchisme de Lordon est un anarchisme de *Reader's Digest*.

L'anarchisme sert en fait de repoussoir à Lordon : son discours est en gros le suivant : « Ce que disent les anarchistes est sympa, mais irréaliste. » Il y parvient assez bien, mais pour cela il lui a fallu faire un tour de passe-passe. Il présente l'anarchisme d'une manière déformée, caricaturale, après quoi il n'a aucun mal à le réfuter.

Lordon est persuadé que l'anarchisme est opposé à tout ce qui est vertical : « La pensée libertaire ne veut pas voir le vertical », dit-il (p. 240)²¹. Il ignore que le fédéralisme, qui est le principe d'organisation libertaire, fonctionne sur un mode pyramidal, ce qui implique une certaine « verticalité » : la question est de savoir comment sont organisés les « flux ». Gaston Leval, qui a formé quelques militants de la génération du « Baby Boom », disait que « s'il y a une base, il y a forcément un sommet ». Il ajoutait : « S'il y a une circonférence, il y a forcément un centre »²².

La prise de décision se fait à partir des structures de base de l'organisation et remonte, à travers les instances intermédiaires, jusqu'au sommet où, pour dire les choses sommairement, la masse des informations est traitée. Ensuite le « flux » redescend sous la forme de décisions qui sont mises en application. Proudhon²³ et Bakounine²⁴ sont d'accord sur ce point. Le reste n'est qu'une question d'organisation pour mettre en place le

²¹ Lordon ajoute aussitôt que la pensée libertaire « ne veut pas non plus voir la violence ». Je ne sais pas ce qu'il veut dire par là. Peut-être que les anarchistes de salon qu'il côtoie répugnent à user de violence pour accéder aux petits fours dans les raouts qu'ils fréquentent, mais Lordon semble ignorer que les anarchistes ont participé activement à toutes les révolutions qui se sont déroulées sur la planète depuis le XIX^e siècle, à commencer par la Commune de Paris, la révolution russe, la guerre civile espagnole, la révolution chinoise, sans parler de tous les mouvements insurrectionnels de l'Amérique latine. Pour le seul XX^e siècle, les victimes anarchistes et anarcho-syndicalistes du capitalisme, du fascisme, du léninisme et du stalinisme se comptent par centaines de milliers.

²² Voir : Marianne Enckell, « Fédéralisme et autonomie chez les anarchistes », <http://monde-nouveau.net/spip.php?article46>.

²³ « ...centralisation de toutes les forces économiques ; décentralisation de toutes les fonctions politiques » écrit-il dans ses Carnets.

²⁴ « La centralisation économique, condition essentielle de la civilisation, crée la liberté ; mais la centralisation politique la tue, en détruisant au profit des gouvernants et des classes gouvernantes la vie propre et l'action spontanée des populations. » (Bakounine, *Œuvres*, éd. Champ libre, V, 61.)

contrôle des mandats, leur rotation, etc. Ça s'appelle tout bêtement le fédéralisme²⁵.

Ça fait longtemps que les anarchistes ont compris que la politique ferroviaire d'un pays comme la France, voire plus, ne sera pas décidée par l'assemblée générale de la gare de Bécon-les-Bruyères, ou que la politique énergétique de la France ne sera pas décidée par les travailleurs de la centrale de Porcheville. Pendant la guerre civile espagnole, les anarcho-syndicalistes ont organisé les chemins de fer de manière tout à fait satisfaisante, malgré les difficultés de la guerre. Parler d'opposition de principe des anarchistes à toute sorte de « verticalité » n'a pas de sens et relève d'une ignorance crasse de ce qu'est l'anarchisme et le fédéralisme – en tout cas le fédéralisme envisagé par les libertaires²⁶.

Mais sans doute Lordon assimilera les aspects « verticaux » des principes organisationnels anarchistes à des variantes de son « État général », un concept fourre-tout dont on ne sait pas de quoi il est constitué – sans voir en quoi le fédéralisme libertaire est antinomique avec l'Etat. En fait, ce concept flou permet de qualifier tout groupement humain comme relevant de l'Etat, évacuant toute possibilité d'envisager une forme organisée d'anarchisme : dès qu'on s'organise, quelle qu'en soit la forme, on est dans une démarche étatique.

Ce que Lordon doit certainement ignorer, c'est que les débats dans la Première Internationale avaient déjà abordé toutes ces questions.

En cette époque où on « essayait les plâtres » en matière de concepts, il était fréquent que le mot « Etat » fût employé par des anarchistes dans le sens d'« institution gérant le bien public », en opposition à « institution possédant le monopole de l'action armée ». On trouve ces nuances même

²⁵ • Le fédéralisme libertaire – Pierre Besnard
<http://monde-nouveau.net/spip.php?article123>

• Le fédéralisme libertaire
<http://monde-nouveau.net/spip.php?article115>

• Proudhon – Mutuellisme et fédéralisme
Textes choisis, présentés et commentés par Joseph Lajugie
<http://monde-nouveau.net/spip.php?article300>

²⁶ Pour être honnête, il y a un penseur que je n'ai pas mentionné, qui pourrait être un précurseur de l'« horizontalisme » dont Lordon parle beaucoup. Je pense à Kropotkine. Lui, voyait l'avenir d'une société libertaire sous la forme de communes décentralisées et librement associées – des libres associations contractuelles, dirait Lordon – mais il attribue cette vision à Bakounine.

Cf. René Berthier, « Kropotkine et le fédéralisme », <http://monde-nouveau.net/spip.php?article336>

chez Proudhon et Bakounine. Il est évident qu'il est nécessaire de tenir compte du contexte avant de s'écrier : « Voyez donc, Bakounine (ou Proudhon) est favorable à l'Etat ».

Au congrès de Bruxelles de l'Internationale, en 1874, la question avait été posée de savoir « par qui et comment seront faits les services publics dans la nouvelle organisation sociale » : l'Etat, ou autre chose ? Et que serait cette « autre chose »²⁷ ? Les militants de l'Internationale s'étaient posé la question de la désignation de l'organisme qui serait chargé d'administrer la société future. Certains pensaient continuer de l'appeler « Etat », sachant que son fondement serait différent de l'Etat capitaliste. D'autres disaient : puisque le nouvel organisme administratif sera de nature différente de l'Etat capitaliste, il faut éviter des confusions et le nommer autrement. Cela éviterait, dit James Guillaume des « querelles de mots » et de « regrettables équivoques, qui nuisent à la propagande de nos idées plus qu'on ne se le figure ordinairement »²⁸. Il y aura donc *l'Etat* d'un côté, la *Fédération des communes* de l'autre. Mais personne ne niait que la nouvelle organisation sociale allait être marquée par une certaine forme de « verticalité » inhérente à une organisation complexe s'appliquant à une grande quantité de personnes (une « multitude » ?).

L'institution appelée à remplacer l'Etat ne sera plus une appropriation de la force collective (une « capture » et une « dépossession », dirait Lordon). La question de la force collective et du pouvoir social a été abordée par Proudhon en 1858 dans *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, dans des termes d'une clarté remarquable et d'une surprenante actualité²⁹.

Un dernier point sur l'inanité des références de Frédéric Lordon en termes d'anarchisme. Les anarchistes, dit-il en substance, ne veulent pas reconnaître que l'Etat revient par la fenêtre à chaque fois qu'on l'expulse par la porte : « Daniel Guérin ne cache rien des hésitations, de l'incohérence même, dont l'“Etat” fait l'objet, par exemple dans la pensée de Bakounine... » Pour illustrer cette « incohérence », Lordon cite un passage de Bakounine extrait de l'anthologie de Guérin : « Je n'hésite pas à dire que l'Etat c'est le mal. » Une telle affirmation péremptoire n'a pas

²⁷ Cf. « James Guillaume. — A propos du rapport bruxellois sur les services publics », <http://monde-nouveau.net/spip.php?article597>

²⁸ James Guillaume, *L'Internationale, Documents et souvenirs*, Second volume, cinquième partie, ch. IX, p. 233.

²⁹ « Proudhon. — Force collective et pouvoir social », extrait de *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*, 4^e étude. L'État. Ch.VII. (<http://monde-nouveau.net/spip.php?article598>).

beaucoup de sens hors de son contexte. Or Bakounine est en train d'expliquer que la révolte de l'individu contre la société est plus difficile que la révolte contre l'Etat, car on ne peut pas plus se révolter contre la société que contre la nature. Bakounine ajoute alors : « Il n'en est pas ainsi de l'Etat ; et je n'hésite pas à dire que *l'Etat c'est le mal*, mais un mal *historiquement nécessaire*, aussi nécessaire dans le passé que le sera tôt ou tard son extinction complète³⁰. » Naturellement, « nécessaire » est pris dans le sens philosophique d'« inévitable ».

L'Etat est né « du mariage de la violence, de la rapine, du pillage, en un mot de la guerre et de la conquête, avec les Dieux créés successivement par la fantaisie théologique des nations »³¹. « L'Etat n'est point la société, il n'en est qu'une forme historique aussi brutale qu'abstraite ». C'est dans ce sens-là qu'il est un « mal ».

On voit d'ailleurs qu'entre Proudhon et Bakounine il y a deux théories de l'Etat : pour Proudhon il est une production « endogène » à la société, il est le résultat de l'accaparement de la force sociale de la société³². (« L'État... c'est nous ! », dit Lordon). Pour Bakounine il résulte de la conquête³³. Les deux thèses ne sont pas contradictoires, d'ailleurs, elles relèvent selon moi de la problématique de la bouteille à moitié pleine ou à moitié vide.

Pour appuyer son propos, Lordon fait aussitôt une autre citation de Bakounine, tirée d'un autre texte : « L'Etat doit être radicalement détruit » (p. 232). En fait la citation n'est pas exacte (ce qui est fréquent dans les citations faites par Guérin) parce que le texte original dit : « L'État doit être radicalement démoli et déclaré banqueroute, non seulement sous le rapport financier, mais encore sous le rapport politique, bureaucratique, militaire, judiciaire et policier³⁴. » Ce qui fait dire à Lordon : « Aussitôt après avoir renversé le gouvernement établi, les communes devront se réorganiser révolutionnairement, se donner des chefs, une administration et des tribunaux révolutionnaires »³⁵. Mais il omet de préciser qu'il s'agit de chefs, d'administration et de tribunaux révolutionnaires « bâtis sur le

³⁰ Bakounine, *Dieu et l'Etat*, Œuvres Stock, p. 287.

³¹ *Ibid.*

³² « Proudhon. – Force collective et pouvoir social », extrait de *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*, 4^e étude. L'État. Ch.VII. (<http://monde-nouveau.net/spip.php?article598>).

³³ Voir : Franz Oppenheimer, *The State* (1908), New York 1975, Free Life Éditions.

³⁴ « Principes et organisation de la société internationale révolutionnaire. Organisation ». Mars 1866. Amsterdam, IISG, Archives Bakounin.

³⁵ *Ibid.*

suffrage universel et sur la responsabilité réelle de tous les fonctionnaires devant le peuple ». Et pour appuyer encore le côté « retour à l'Etat incontournable », il ajoute : « Pour le gouvernement des affaires communes, on formera nécessairement un gouvernement... » – mais Lordon omet de préciser : « ...et une Assemblée ou Parlement provinciaux » (*sic*).

Le problème est que Lordon veut souligner l'incohérence supposée de Bakounine qui déclare en 1870 que « l'Etat c'est le mal », mais qui dit en 1866 qu'on « formera nécessairement un gouvernement ». Le lecteur ne manquera pas d'être convaincu de la contradiction. Le problème est qu'en 1870 Bakounine était anarchiste, *mais qu'en 1866 il ne l'était pas*, même si des thèmes précurseurs à son anarchisme se trouvent dans ses textes de cette époque. Mais que Lordon ne se fasse pas hara-kiri pour cela : d'autres auteurs, et pas des moindres, ont fait la même erreur.

Ce qui est irritant, ce n'est pas tant qu'il n'y connaît pas grand-chose en matière d'anarchisme, c'est qu'il n'y connaît pas grand-chose avec autant d'aplomb.

Concluons

Frédéric Lordon pose des questions essentielles, comme par exemple le fondement de l'Etat – une question à laquelle les libertaires ne sauraient rester indifférents. Le fait qu'il analyse cela à travers le filtre de la pensée de Spinoza est certes intéressant, voire stimulant pour l'esprit, mais il est douteux que, en dehors de quelques généralités, la pensée de ce philosophe né en 1632 puisse servir de « clé » pour décoder la nature de l'Etat en ce début de XXI^e siècle. Pour les libertaires d'aujourd'hui les réflexions de Lordon sur l'Etat auraient elles aussi pu être stimulantes ; malheureusement elles sont invalidées par sa propre vision de l'anarchisme, qui relève plus du café du commerce que d'une approche rationnelle.

On peut regretter le recours à un niveau d'abstraction extrême qui conduit finalement à ne percevoir les faits que sous la forme d'essences dématérialisées (comme son « Etat général », en particulier). Il y a en outre quelque chose de parfaitement artificiel à ne considérer les groupements humains que comme des formes potentiellement étatiques.

Si ses analyses sur la « capture » ne manquent pas d'intérêt, force est cependant de constater qu'elles n'ont absolument rien d'original, sa seule originalité étant le vocabulaire employé et la sauce spinoziste qui leur sert d'assaisonnement. Bakounine parlait de « vinaigrette philosophique » pour désigner la philosophie éclectique de Victor Cousin.

Je partage absolument l'opinion de l'auteur d'un compte rendu (dont je n'ai pas saisi le nom)³⁶ mais qui semble proche d'Alternative libertaire :

« Si les désaccords ne manquaient déjà pas, là où on ne suit plus du tout l'auteur, c'est dans sa volonté de "dégriser" les libertaires. Outre la condescendance face à cette pensée vue par beaucoup comme une éternelle adolescente, il aurait fallu qu'il se documente un peu (beaucoup) plus solidement pour dégriser ces militants anarchistes. »

De fait, j'ai nettement l'impression que Lordon prend les anarchistes pour des cons, ou alors il n'en a jamais rencontré. (Des vrais, je veux dire, pas des anarchistes de salon – ou de comptoir.)

Imperium me fait penser aux textes hermétiques de la gauche hégélienne, rédigés en langage codé, dont les destinataires n'étaient en fait que les autres membres de la gauche hégélienne. *L'unique et sa propriété* de Stirner est illustratif de mon propos. Ce livre avait passé la censure parce que les fonctionnaires prussiens chargés de la besogne n'y avaient rien compris. D'une certaine manière, certains auteurs contemporains contribuent eux mêmes à se censurer en se rendant difficilement compréhensibles de la masse des lecteurs. On a l'impression que Lordon cherche moins à s'adresser à la « multitude » en quête d'émancipation qu'aux pouvoirs en place, renouant avec ces lignées interminables de philosophes qui, depuis Platon, ont voulu éclairer, conseiller les princes.

Lordon n'est pas le paradigme contemporain de la pensée critique, il est le symptôme de la dégénérescence de la pensée critique.

René Berthier
12 février 2016

³⁶ <https://auprochainchapitre.wordpress.com/2015/10/13/degrisons-frederic-lordon-critique-dimperium/>

Commentaires de René Berthier aux objections parues sur Mediapart

Tout d'abord je voudrais présenter mes excuses à ceux des lecteurs de Mediapart qui ont lu mon article en entier, et qui n'auront pas manqué de sursauter à l'épouvantable coquille qui se trouve page 40, colonne de gauche, 2^e et 3^e lignes. On y parle de « remettre en question la notion d'immanence », alors qu'il faut lire « remettre en question la notion de transcendance ». J'ai songé un moment à me faire hara-kiri, mais finalement je me suis ravisé. J'ai survécu à des conneries pires que celle-là pendant les 69 premières années de ma vie, et je compte encore survivre aux conneries que je ferai pendant les 69 années suivantes.

Lordon ? Connais pas

Au début du mois de février dernier une copine du comité de rédaction du *Monde libertaire* m'a demandé si je voulais faire un article sur le dernier livre de Frédéric Lordon. Je suppose que si je vous disais que je n'avais jamais entendu parler de Frédéric Lordon, vous ne me croirez pas ; pourtant c'est la stricte vérité. J'en entends qui diront : « Mais comment c'est-y Dieu possible qu'il n'ait jamais entendu parler de Frédéric Lordon ? » Ben si, c'est possible. Comme quoi on peut vivre sans avoir lu Lordon.

Il m'est déjà arrivé de faire des comptes rendus de lecture vite fait sur le gaz pour rendre service : je pensais liquider celui d'*Imperium* en deux coups de cuiller à pot. J'ai vite fait de me rendre compte qu'avec Lordon, j'avais affaire à du lourd. Ça m'a pris plus de quinze jours de travail relativement intense pour lire et décortiquer le livre. Et rédiger un commentaire.

Ça m'a rappelé l'époque où j'ai commencé à écrire mon premier livre sur Bakounine, en 1987. A l'origine je voulais faire un article de trois ou quatre pages pour montrer, contrairement aux âneries proférées par Marx, que Bakounine avait une solide formation philosophique.

En fait ça m'a pris plus de trois ans et j'ai dû me taper pratiquement l'œuvre complète de Hegel, sans parler d'œuvres de Schelling, Fichte, Feuerbach... et Spinoza – que Proudhon appelait « Hercule de l'Absolu » (*Justice*, III), Bakounine parlant de la « belle figure de Spinoza » (*Œuvres*, Champ libre, III, p. 8). Spinoza a toujours été le chouchou des grands penseurs anarchistes, mais pour le savoir encore faut-il les avoir lus.

Pour revenir à Bakounine, je m'étais aperçu qu'il y avait chez lui un double discours. Un discours simple, accessible immédiatement. Et un discours souterrain dans lequel foisonnent des références implicites à tout un tas d'auteurs. Ça a été un travail très intéressant, en fin de compte – malheureusement ce n'est pas cette partie-là de mon travail qui a été publiée ! Entre-temps, un jeune universitaire nommé Jean-Christophe Angaut s'est penché sur la question et l'a traitée mieux que moi, je pense ³⁷.

Le titre de mon article : « Lordon, Imperator du recyclage ? » n'est pas de moi. J'avais tout bêtement intitulé mon texte « Commentaires sur *Imperator* », ou quelque chose comme ça. J'avoue que le titre choisi par la rédaction du *Monde Libertaire* sonne bien. Il faut attirer le lecteur, tout rédacteur en chef le sait bien.

Ensuite Corcuff, qui a mis des extraits de mon article sur le blog de Mediapart, a lui aussi choisi un titre accrocheur, sans doute pour « faire le buzz », comme on dit. Apparemment, ça a réussi. Les anars sont très mauvais en communication. Peut-être faudrait-il que ça change. Corcuff a pris une phrase de ma conclusion mais hors contexte. Et pour répondre à une personne qui s'indigne sur le blog de Mediapart que je traite Lordon de « dégénéré », je m'empresse de lui suggérer de lire l'article du *Monde Libertaire* en entier. Il ne me viendrait pas à l'esprit de traiter quelqu'un de dégénéré, encore moins dans un média, car je serais sous le coup de la loi. Et puis ce n'est pas mon style.

La phrase complète, que Corcuff a mise hors contexte – avec mon accord – est la suivante : « Lordon n'est pas le paradigme contemporain de la pensée critique, il est le symptôme de la dégénérescence de la pensée critique. » Ce n'est pas du tout la même chose.

Cela dit, je reconnais que j'ai peut-être outrepassé la modération de ton que je m'efforce en général de conserver. Parler de « crise de la pensée critique » aurait été tout à fait suffisant.

Les penseurs critiques doivent-ils écrire en langage codé ?

Et si, juste avant, j'évoque Stirner (qui est tout sauf anarchiste, à mon avis), ce n'est pas innocent : si en 1845 *L'Unique et sa propriété* a réussi à passer à travers les mailles de la censure, c'est parce que les censeurs n'y

³⁷ *Bakounine jeune hégélien : la philosophie et son dehors*. Suivi des textes de Bakounine : *La réaction en Allemagne* ; Lettre à Ruge, 19 janvier 1843 ; Lettre à Ruge, mai 1843 ; *Le communisme*. Jean-Christophe Angaut (trad.), ENS Éditions, 2007.

avaient rien compris. Mais à l'époque, les penseurs critiques étaient obligés d'écrire en langage codé, précisément à cause de... la censure (enfin, pas seulement, c'était aussi pour se donner l'impression de faire partie d'une élite).

Aujourd'hui, ce n'est plus le cas. Pourtant Lordon continue, lui, de parler en langage codé qu'à mon avis peu de gens comprennent, en tout cas pas ceux à qui un langage émancipateur devrait être adressé... preuve que *ce n'est pas à eux qu'il s'adresse*. Ce n'est pas le cas de David Graeber, par exemple, qui « cause normal », même en anglais. Mais j'ai déjà expliqué ma préférence pour les auteurs anglo-saxons.

La raison d'être de mon texte se trouve tout simplement là. J'ai voulu ironiser (les anarchistes aussi, savent le faire) sur l'exaspérante condescendance avec laquelle Lordon évoque les anarchistes et l'anarchisme ; j'ai voulu montrer que bien des idées qu'il développe dans son livre n'ont pas grand-chose d'original (ou qu'elles ont des antécédents) ; enfin, j'ai voulu rectifier un certain nombre d'erreurs factuelles qui se trouvent dans son livre. Et on peut apprendre à tout âge, il suffit de faire preuve d'un minimum de modestie.

Et je circonscris très précisément le « périmètre » de ma critique. Je dis au début de mon article : « dans la mesure où Lordon évoque souvent la "pensée libertaire" – d'une manière singulièrement fragmentaire et déformée – les lecteurs du *Monde Libertaire* ne s'étonneront pas que je m'attarde un peu sur cet aspect de l'ouvrage ». *C'est tout*. Il ne faut pas chercher dans mon article une analyse ou une réfutation globales de la pensée de Lordon. Ceux qui seraient tentés de me reprocher de limiter mon propos à ce que Lordon dit sur l'anarchisme ont pourtant été prévenus : *c'est pourtant de ça que je traite*. Après tout, si je trouve que Lordon dit des choses inexactes, je ne vois pas pourquoi que me dispenserais de le dire.

C'est finalement un projet extrêmement modeste, que certaines personnes sur le blog de Mediapart ont interprété comme une attitude de « gardien de l'orthodoxie ». Or, il se trouve que ça fait des années que je combats l'« orthodoxie » anarchiste et que je dis que le caractère confidentiel du mouvement libertaire vient de ce qu'il s'accroche à des concepts hérités du 19^e siècle devenus obsolètes. Mais il est évident que pour entendre (lire) ce genre de discours, il faut surfer ailleurs que sur Mediapart ou sur le site du *Monde diplomatique*.

Ceux qui reprochent à la FA de ne pas réactualiser sa pensée devraient réactualiser leur pensée sur la FA. Georges Brassens et Maurice Joyeux

sont morts depuis longtemps et je pense que beaucoup de camarades de la Fédération anarchiste ne savent même pas qui ils sont.

Une remarque sur le commentaire de Hugues Poltier (en réponse au commentaire de Gastibelza, le 26 avr. 2016), qui écrit : « ...je soupçonne que le fond de l'affaire ressortit au ressentiment (une passion particulièrement triste, et donc agressive, destructive, empoisonneuse, etc.) devant la trop grande renommée de l'objet de la critique. Et comment mieux se faire connaître, quand on est inconnu, qu'en s'attaquant à un auteur largement lu, écouté, vu, consulté ».

En gros je suis *jaloux* de Lordon qui est *connu* alors que moi, je suis *inconnu*.

- Je ne peux pas être jaloux d'un type dont je n'avais jamais entendu parler lorsqu'on m'a demandé en février dernier de commenter son livre. Je réclame donc moi aussi le droit à une certaine part d'immodestie : lorsqu'on a un curriculum militant comme le mien, on n'est pas jaloux d'un gars comme Lordon...

- Quant à la renommée de Lordon, l'avenir nous dira si elle survit à l'effet de mode.

- Quant à ma propre personne, je me contrefous de ne pas être connu. J'écris souvent sous des pseudonymes précisément pour passer inaperçu.

Il n'y a de ma part absolument aucune hostilité envers Lordon. Je le respecte pour son implication dans les luttes qui se déroulent en ce moment. Je n'ai jamais caché mon mépris pour ces intellectuels ex-trotsko-maoïstes de la génération de 1968 qui se sont reconvertis en serviteurs du pouvoir socialiste et qui sont allés à la gamelle. Maintenant que nous avons un intellectuel qui mouille sa chemise (avec quelques autres, il est vrai), je ne vais pas me plaindre, quoi que je ne saisis pas encore très bien à quoi il carbure ni ce qu'il cherche. Et je pense que c'est encore un peu prématuré pour comparer Lordon à Sartre ou à Camus.

Un culte de la personnalité ?

La lecture des interventions sur le blog à la suite de la publication des extraits de mon article m'a mis très mal à l'aise. On sent de la part de certains de ces intervenants le besoin d'un guide, d'un leader, d'un inspirateur ; on sent leur indignation, qui frôle le culte de la personnalité, face à la remise en cause du statut de ce guide qui permettra de « construire une lutte pour renverser le système d'asservissement que Lordon a analysé et démonté mieux que personne » (27/04/2016 00:21 Par Hugues Poltier en

réponse au commentaire de Gastibelza le 26 avr. 2016.) Le problème est qu'il ne semble pas y avoir de jonction avec le mouvement ouvrier.

Loin de moi l'idée de contester à Lordon le droit d'« analyser » et de « démonter » le « système d'asservissement ». Les intellectuels, les penseurs issus de l'université seront toujours nécessaires et bienvenus. Je trouve absolument nécessaire leur participation aux luttes et l'engagement de Lordon, et d'autres, est digne de respect. Bakounine – lui-même un intellectuel formé à la philosophie hégélienne – disait que dès lors qu'ils ont abandonné leurs privilèges de classe, les intellectuels avaient leur place auprès de la classe ouvrière. Mais, selon lui, le rôle de l'intellectuel se situait dans le registre de la *collaboration avec*, non dans celui de la *direction sur* la classe ouvrière.

Aujourd'hui nous ne sommes plus au temps où il y avait d'une part une masse de prolétaires quasi illettrés, d'autre part une minorité d'intellectuels petits bourgeois qui parlaient en leur nom et qui se posaient en direction du mouvement ouvrier.

Karl Kautsky et Lénine, le « réformiste » et le « révolutionnaire », affirmaient tous deux que la doctrine socialiste était née des théories philosophiques, historiques, économiques élaborées par les représentants instruits des classes possédantes, les intellectuels. C'est faux : elle s'est construite au sein de l'Association internationale des travailleurs et dans les Bourses du Travail.

Plus de 40 ans d'expérience syndicale et politique m'ont largement démontré qu'il existe dans le mouvement réel de la classe ouvrière, du monde salarial, à la base et dans les structures intermédiaires du monde syndical, des tas de personnes capables d'analyses critiques et de réflexions stratégiques extrêmement poussées et convaincantes. Ces militants et ces militantes ne parviennent jamais à accéder aux lieux d'expression publique grâce auxquels ils pourraient être entendus parce qu'ils ne fréquentent pas les bons réseaux et qu'ils n'ont pas l'estampille de l'institution universitaire et la faveur des médias.

Quand rues et places se remplissent de manifestants, certains de ceux qui aspirent à la convergence des luttes sont à la recherche de « intellectuels organiques » prêts à « construire le peuple » dans une « démocratie totale ». Les universitaires à la tête de Podemos sont un bon exemple, inspiré de l'Argentin Ernesto Laclau qui affirmait que la lutte des classes aurait été remplacée par des mouvements sociaux hétérogènes, qu'un « leader populiste » a pour rôle d'articuler.

Les analyses de Frédéric Lordon, aussi intéressantes soient-elles, ne sont qu'un élément que peut utiliser le mouvement ouvrier, pour lequel la

lutte des classes et l'internationalisme, plutôt que la « souveraineté populaire », sont les moyens de son émancipation.

Comment en est-on arrivé à ce que ce soient des Lords qui parlent au nom du mouvement populaire ? Là se trouve véritablement le symptôme de la *crise* de la pensée critique.

René Berthier
1^{er} mai 2016